Pourquoi avoir peur du "tsunami gris" ?

21 août 2016
Temple de Gryon
Catherine Salzborn Chenuz

Référence(s)

Deutéronome Chapitre 34 Versets 7 à 8

Prédication

Je ne sais pas combien nous sommes dans cette église et parmi ceux qui nous écoutent à la radio à avoir plus de 65 ans, mais en général c'est la grande majorité. C'est partout pareil, dans notre pays. La proportion de personnes âgées par rapport au reste de la population est grande et elle va encore grandir ! On en parle comme d'un tsunami gris qui nous oblige à revoir nos systèmes de santé et nos départs à la retraite.

Quand l'espérance de vie s'allonge, vieillir devient encore un plus grand défi.
Ce texte de la Bible ne fait ni le tabou du grand-âge, ni de la mort. Dans ce récit, Moïse était très âgé au moment de sa mort. Il était privilégié puisqu'il voyait encore clair et que sa vitalité ne l'avait pas quitté.
Lorsqu'on demande à une personne jusqu'à quel âge elle aimerait vivre, souvent la réponse c'est :« Le plus longtemps possible, à condition d'avoir la santé. ». Vivre longtemps, pourquoi pas, mais ça dépend comment !

Tout le monde n'a pas la chance d'un Moïse !
Quand on ne peut plus se baisser pour mettre ses chaussettes, quand on doit appeler à chaque fois qu'on veut aller aux toilettes, qu'on est presque comme un mendiant pour tous les actes de la vie quotidienne, il faut du courage !
Et si on ne peut plus communiquer par la parole, c'est l'échange d'un regard, un sourire, une marque de tendresse, ou le simple fait d'être salué par mon nom qui peut me redonner du goût à la vie et le sentiment d'exister dans le regard de l'autre.
Quand il n'y a presque plus rien de possible, reste l'amour. Vous connaissez p-ê

l’histoire de l’homme qui va voir tous les jours son épouse qui ne le reconnait plus et quelqu’un lui dit : « Pourquoi tu y vas tous les jours, c’est trop, elle ne te reconnait même pas. » et lui répond : « Mais moi je la reconnais ! ».
Lorsque nous prenons un peu de temps avec une personne qui raconte quelque chose que nous ne comprenons pas, ça n’est pas forcément facile, mais ça la sort de son isolement.

Les personnes touchées par des troubles qui touchent le physique ou le psychique nous obligent à changer notre manière de voir. On est amenés à aller sur le trottoir de l’autre, dans son monde à lui, parfois juste ralentir notre rythme, et ce n’est pas parce que quelqu’un voit ses capacités diminuer qu’il n’a plus de dignité.
Ça, c’est juste un préjugé, alors que souvent les moyens que la personne déploie pour faire face témoignent de sa grandeur.

On peut rencontrer une personne au-delà de ce qui nous trouble ou de ce qui la trouble. Et parfois, au cœur de rencontres avec des personnes fragilisées, Dieu se révèle. Comme lorsqu’une personne aphasique retrouve la parole au cours d’un Notre-Père. C’est juste magique, mais on s’en rend compte parfois après-coup.

Parfois, les mots sont de trop, et il suffit d’être là dans la simplicité. Une dame m’a arrêtée après 4 ou 5 minutes d’échange en me disant : « Nous pouvons en rester là, car si on parle trop, on ne gardera rien. »
Des grands-pères ou des grands-mères gardent très souvent dans leur main la mienne le temps des confidences, et ça me touche, je me sens reliée par leur geste directement à leur cœur.

Quand on a le sentiment d’arriver au bout de sa vie, on n’a pas envie de passer à côté de l’essentiel, et souvent ça libère nos émotions, aussi bien de tendresse et d’amour que de colère ou de peur.
La dépendance aux autres ou la souffrance est parfois si difficile à supporter, qu’on peut éprouver le désir d’en finir : « Je n’en peux plus, ma vie est usée. », « Je veux rejoindre les miens, mon mari, mes enfants qui sont morts. ».
Et même parfois, lorsque la vie a été bien pleine, on peut ressentir le désir de la quitter : « J’ai eu une belle vie, maintenant je voudrais partir. »
Les désirs et les besoins des personnes pour ce moment-là doivent être entendus et pris en compte le mieux possible, c’est une grande tâche.

Quand on accompagne une personne sur ce chemin, c’est aussi initiatique pour nous. Nous allons un jour où l’autre mourir, quand ce sera le moment. Chacun, de façon singulière cheminera vers sa mort. Est-ce que nous avons déjà pensé à ce que nous voudrions ou ce que nous ne voudrions surtout pas pour notre mort ? On règle les questions de succession, de testament, on prépare tout pour l’instant qui suit la mort avec les PF, parfois même le choix du cercueil, on prépare aussi la cérémonie avec le pasteur ou le prêtre, mais est-ce qu’on pense à ce qui serait important pour nous avant ou au moment de mourir ?
Vous allez me dire que ce n’est pas le moment ou que ça peut changer, et c’est vrai, mais ça n’empêche pas d’y réfléchir.

A l’époque de Moïse, les rites de deuil prenaient trente jours. Bien sûr, la durée qu’on met pour célébrer nos rites et faire son deuil va dépendre de tas de choses, et c’est très personnel, mais la façon dont nous vivons nos deuils va avoir aussi une incidence sur nos vies.

La mort, dit-on, est notre compagne la plus fidèle parce qu’elle peut surgir n’importe quand. Qu’on soit suisse, indien ou japonaise, un enfant ou un grand vieillard, elle reste pour chacun de nous un mystère avec des questions.
Lui faire une place peut nous permettre de ne pas nous prendre pour des êtres immortels et tout-puissants et d’accueillir mieux nos limites et celles des autres, tout en cherchant à vivre notre aujourd’hui de façon plus ajustée à ce que nous voulons vraiment.

Amen !